

10

3970.1
B 386 ga

LES GALLOIS EN AMÉRIQUE

AU XII^e SIÈCLE.

De temps immémorial les Cymrys ou Bretons du pays de Galles, de même que leurs frères de l'Armorique (1) et que leurs voisins, les Gaëls d'Irlande et d'Ecosse (2), avaient eu les regards tournés vers l'immense Océan qui baigne les côtes occidentales des îles Britanniques. Aussi est-ce à des expéditions transatlantiques que fait allusion la triade intitulée : « Les trois pertes qu'a subies l'île de Bretagne par suite de disparition : la première perte est celle de Gafran ab Aeddan, avec ses gens, qui s'en allèrent sur mer à la recherche des *Gwerddonau Llion* (3) et dont on n'entendit plus parler ; la seconde est celle du barde d'Emrys Wledig, Merddyn (4) et de ses neuf disciples (5), qui s'embarquèrent pour le *Ty*

(1) E. Beauvois, *l'Elysée transatlantique et l'Eden occidental*, dans *Revue de l'Histoire des religions*, t. VII, mai-juin 1883, p. 309-316 ; t. VIII, novembre-décembre 1883, p. 680-692 ; ou tirage à part, p. 328-340.

(2) Id. *ibid.* passim, et *l'Elysée des Mexicains comparé à celui des Celtes*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. X, 1884, p. 2-42.

(3) Irlandes des flots ou Pays verts des flots. (Voy. notre mémoire sur la *Découverte du Groenland par les Scandinaves au X^e siècle*, dans *Muséon*, t. XI, 4^e fasc. p. 275-6, ou 3-4 du tirage à part).

(4) C'est le célèbre Merlin l'Enchanteur (Voy. *l'Elysée transatlantique*, t. VII, p. 312-316).

(5) Le texte porte *Cylveirdd*, que M. J. Loth est tenté de regarder comme le pluriel de *Collvardd*, bien qu'il n'y ait qu'un *l* (*Les Mabinogion*. Paris, 1889, in-8, t. II, p. 277) et qu'il traduirait alors par barde *perdu* [en dérivant *cyl* de *colli*, perdre, être perdu, ce qui ne donne pas de sens rationnel]. Ne vaudrait-il pas mieux rattacher la première syllabe à *côl*, embryon, en donnant à ce mot le sens qu'a en anglais le terme correspondant *embryo* qui, joint à *minister*, *doctor*, *barrister*, signifie ministre, docteur, avocat *en herbe* ? *Colvardd* serait alors le barde novice.

Gwydrin (1) et dont on ne sait ce qu'ils devinrent ; la troisième est celle du fils d'Owain de Gwynedd, Madawg et de ses trois cents hommes qui, s'étant embarqués sur dix navires, allèrent on ne sait où » (2).

Comme l'âge des *Triades* galloises n'est pas fixé et que celle-ci se borne d'ailleurs à quelques allusions sans préciser les dates ni entrer dans les détails, elle a besoin d'être commentée. Il est évident qu'elle procède par ordre chronologique, et l'on en peut conclure que la disparition de Gafran a précédé celle de Merlin. Or malgré les légendes qui se rattachent à ce dernier nom, c'est celui d'un personnage historique du VI^e siècle de notre ère (3). Aussi les érudits gallois placent-ils l'expédition de Gafran vers la fin du V^e siècle (4). S'il en est ainsi, on peut regarder ce navigateur comme le père d'Aeddan ab Gafran, qui fit en 579 et 580 (5) des incursions dans les Orcades alors occupées par les Papas. Le nom du pays cherché par Gafran,

(1) M. Loth (*Les Mabinogion*, t. II, p. 277) pense que c'est une allusion à la tour du verre vue au milieu de l'Océan par les fils de Milé, qui se rendaient d'Espagne en Irlande, et à ce propos, il cite Nennius, [Cfr. *Le Cycle mythologique irlandais*, par H. d'Arbois de Jubainville. p. 118]. — Les traditions celtiques parlent encore d'une colonne de cristal s'élevant du fond de l'Océan jusqu'à perte de vue et supportant un immense réseau entre les mailles duquel pouvait passer une barque (*La légende latine de St Brandaines*, éditée par Jubinal, Paris, 1836, in-8°, p. 38-39, 91-92, 145-6. — Cfr. *l'Elysée transatl. et l'Eden occidental*, p. 700-711 ou 348 et 359 du tirage à part). — Nous croyons pourtant que *Ty Gwydrin* ne correspond pas à cette tour ou à cette colonne, mais bien à l'enceinte de cristal, où étaient enfermées de belles nymphes et qui formait l'une des quatre divisions d'un îlot rencontré dans l'Océan par Malduin (*l'Elysée transatl.* p. 709 ou 357 du tirage) ; ou plutôt encore à *Ynys Gwydrin* (Ile de verre) ou à *Caer wydyr* (enceinte de verre), le *Glaston* (cité de verre) des Anglo-Saxons, l'Elysée où survivait le roi Arthur (Voy. *l'Elysée transatl.* p. 315).

(2) *The mywyrian Archaeology of Wales, collected out of ancient manuscripts* (par Owen Jones). T. II. Londres, 1801, in-8, p. 59 ; traduit en anglais dans *The Cambro-Briton*, t. II. Londres 1821, in-8, p. 124 ; en français par J. Loth, *Les Mabinogion*, t. II, p. 277.

(3) Th. Stephens, *The Literature of the Kymry*, 2^e édit. par J. S. Evans, Londres 1876 in-8, p. 199-200 ; — H. de la Villemarqué, *l'Enchanteur Merlin*, nouv. édit. Paris, 1862 in-8, p. 27-82.

(4) *The Cambro-Briton*, t. III, 1822, p. 136, 441 ; — Wirt Sikes, *British Goblins, Welsh Folklore*. Londres, 1880 in-8, p. 8-9.

(5) *Ann. d'Ulster*, citées p. 366 du t. V de *The Historians of Scotland*. Edinburgh, 1874 in-8.

Y Gwerddonau, est le pluriel de *Gwerddon* ou *Y Werddon* (la Verte, l'Irlande) en gaélique, *Uordyn* en cornique (1). Les Irlandais, comme en général tous les peuples, aiment à donner le nom de leur patrie aux pays découverts ou colonisés par eux, et il y avait, paraît-il, plusieurs Irlandes transatlantiques ; l'une pouvait être la grande Irlande que les Scandinaves du X^e siècle signalaient sur les rives du golfe et du fleuve St-Laurent (2) ; l'autre, le Groenland, que le découvreur islandais, Eirik le Rouge (3), nomma d'un composé norrain *græn* (en danois et en suédois *græn*, vert) et *land* (pays) (4), qui rend exactement le sens de *Y Werddon* (contrée verte) et de *an t' Eilean uaine* (l'île verte), nom que les Gaëls donnaient à une île mystérieuse, située dans l'Océan Atlantique et toujours localisée, au delà de la dernière terre connue d'eux (5).

Ces *Iles Vertes* ou *Irlandes transatlantiques* ont pris, dans la géographie positive des Scandinaves, la place qu'occupaient, dans la géographie légendaire, l'île d'*Avallon* et *Ynys Gwydrin* (*Glaston*) des traditions cymriques ; *Mag mell* (Plaine de délices), *Traig mar* (Grand rivage), *Tir mar* (Grande terre),

(1) C'est probablement aux Bretons, ancêtres des Gallois, que les Grecs et les Latins ont emprunté les noms les plus anciens de l'Irlande : Ἰερνίς, Ἰέρων, Ἰουέρνις, Hibernia. Juverna, *Iverna* (cfr *La découverte du Groenland*, p. 275). — Sur ces noms Voy. L. Dieffenbach, *Celtica*, II, part. 2 Stuttgart, 1840 in-8. p. 374-5). — Outre que les *dd* ne font pas partie de la racine (puisque'ils ne se trouvent ni dans la cymrique *gwyrr*, teinte verte, verdoyant, ni dans le gaélique *uire*, verdure, plus vert, le *d* interne devait se faire aussi peu entendre que *t* dans le français vert ; aussi a-t-il disparu dans les formes récentes des noms qui étaient autrefois terminés par *dunum* : *Lyon* (de *Lugdunum*), *Autun* (d'*Augustodunum*), *Nyon* et *Nouan* (de *Noviodunum*), *Embrun* (d'*Eburodunum*). Les transcriptions données par les auteurs classiques doivent donc correspondre à la prononciation *Ivern*, *Iern*. — Le nom scandinave *Irland*, composé du nom gaélique *Eire* (aussi *Erin*) ou plutôt de l'adjectif cymrique *ir*, vert, et du norrain *land*, pays, doit également signifier : *Pays vert*.

(2) E. Beauvois, *Les Colonies européennes du Markland et de l'Escoriland au XIV^e siècle* (Extrait du *Compte rendu des travaux du congrès international des Américanistes*, 2^e session, à Luxembourg, 1877, t. I. Nancy, 1877, in-8. p. 10-15.

(3) Marié à une descendante des Gaëls et dont la famille devait connaître les traditions de ce peuple, avec lequel elle était en contact depuis deux siècles.

(4) E. Beauvois, *La Découverte du Groenland*, p. 274, 277, 284-288.

(5) J.-F. Campbell, *Popular Tales of the West-Highlands*. Edinburgh, 1860-62, 4 vol. in-8, t. III, p. 263 ; t. IV, p. 161, 163.

Tir na m-Beo (Terre des vivants), *Flaith Innis* (Ile des Héros), *Tir Tarnhire* (en latin *Terra Promissionis* dans la *Légende de St-Brendan*), *Tir na n-Og* ou *Tir na h-Oge* (Terre des Jeunes ou de Jouvence) des traditions gaéliques (1). Chez les anciens ces contrées fabuleuses passaient pour servir de retraite aux héros et aux autres hommes extraordinaires qui, pour une cause ou pour une autre, ne pouvaient ni mourir ni continuer à vivre sur terre (2). Cette croyance remonte au moins jusqu'au commencement de notre ère : « Démétrius, dit Plutarque, rapporta qu'il y a autour de la [Grande] Bretagne beaucoup d'îles éparses et désertes, dont quelques-unes sont dédiées aux génies et aux héros. Chargé par l'empereur d'une mission de reconnaissance et d'exploration, il fit voile pour la plus rapprochée des îles inhabitées. Les insulaires étaient peu nombreux, mais les Bretons les regardaient tous comme sacrés et inviolables. Aussitôt après son arrivée il se produisit un grand trouble dans l'air et de nombreux prodiges : des vents se déchainèrent et des étoiles filèrent. Lorsque tout fut fini, les insulaires dirent que quelqu'un d'important venait de dépasser.... Il y a dans ces parages une île où Saturne, retenu captif par Briarée, dort d'un sommeil qui a été imaginé pour l'enchaîner. Ce dieu a auprès de lui beaucoup de génies qui sont ses compagnons et ses serviteurs » (3). Les *Iles des Héros* ont été localisées par les Scandinaves dans le *Hjaltland* (les Shetlands) (4), dont les insulaires sont appelés *Hjaltar* en vieux norrois et *Hjelter* en norvégien (5).

(1) E. Beauvois, *l'Elysée transatlantique*, p. 287, 289, 291.

(2) *The Cambro-Briton*, t. III, 1822, p. 441.

(3) Plutarque, *De defectu oraculorum*, § 18, p. 511 du t. I des *Scripta moralia*, édit. Dübner. Paris 1839 gr. in-8. — Cfr. *l'Elysée transatl.* p. 281.

(4) Ce nom est la transcription anglaise du norvégien moderne *Hjetland* et se prononce à peu près de même. *L* a disparu dans les deux mots, mais cette lettre se retrouve dans l'anglais *sheltie* (poney des Shetlands). Les nombreuses variations qu'a subies le nom de ce groupe d'îles, perdant tout à la fois *j* et *l* (*Hetland*, Shetlands) et permutant le premier *a* en *e* (*Hjallland*, *Hjetland* ; *Hjalter*, *Hjelter*, *sheltie*) nous autorisent à rapprocher *Heledd* (le nom cymryque des Shetlands) de l'anglo-saxon *hæted* (héros) et *Hjaltar*, *Hjelter* (Shetlandais) du suédois *Hjelte* (héros).

(5) P. A. Munch, *Scottish and Irish local Names*, dans *Mémoires de la Société*

On voit par ces exemples comment les conceptions mythiques avaient été transformées au point de s'appliquer désormais à des réalités. Le *Pays vert*, dont le nom convenait mieux que la nature et le climat pour le séjour des bienheureux, était devenu une nouvelle *Irlande* pour les Celtes qui l'avaient entrevu et un *Grœnland* pour les Scandinaves qui s'y étaient établis ; la qualification de *héros* avait été donnée à des insulaires pacifiques et sans prétention qui ne se doutent ni de l'origine ni de la signification du nom des Shetlands. Les merveilles que l'on contait des îles peu connues de l'Atlantique, n'ont pas fait regarder celles-ci comme purement imaginaires ; elles ont plutôt excité les sceptiques comme les croyants à aller voir ce qu'il y avait de vrai dans ces récits. Depuis les Argonautes partis pour la conquête de la toison d'or, combien n'y a-t-il pas eu d'aventuriers qui ont cherché les Îles Fortunées, le Jardin des Hespérides, le Pays des Amazones, celui des Hyperboréens, l'Eldorado, la Fontaine de Jouvence ? ou bien de pèlerins qui ont navigué ou cheminé vers le Paradis Terrestre ou la Terre de Promission ? L'insuccès des uns n'a pas découragé les autres ; les explorateurs vrais ou supposés de pays fantastiques ont trouvé des imitateurs sérieux qui ont découvert, à défaut de ce qui n'existait pas, des terres ou des îles très réelles et dignes d'être connues.

Jusqu'au XIII^e siècle, tous les Gallois, au dire d'Alain de Lille (1), le *Docteur universel* croyaient à peu d'exceptions près, que leur ancien roi Arthur, disparu depuis plus de 600 ans, vivait encore, de l'autre côté de l'Océan, à Avallon, l'île des pommes enchantées (2), et qu'il en reviendrait un jour pour

Royale des Antiquaires du Nord, 1850-1860. Copenhague, in-8, p. 90-92. Le savant historien, s'en tenant à la forme *Hjaltland*, dérive ce nom du vieux norroin *hjalt* (croisette ou garde d'une épée), tout en avouant qu'il ignore pourquoi ce nom singulier a été choisi pour désigner des îles (*Ibid.* p. 90).

(1) *Prophetia anglicana Mertini Ambrosii Britannii..... Vaticinia et prædictiones à Galfrido Monumetensi latinè conversæ, una cum septem libris explanationum in eandem prophetiam excellentissimi sui temporis oratoris, polyhistoris et theologi Alani de Insulis.....* Francfort, 1603, in-32, p. p. 100-101.

(2) Pour les poètes gallois les pommes sont le fruit par excellence. Pour eux le pays qui en produisait ne valait pas moins que le Jardin des Hespérides, avec

délivrer la Grande Bretagne du joug des Saxons. Cette croyance n'était peut-être pas partagée par l'un des princes Gallois, Madawg ab Owen ou Madoc, selon l'orthographe plus moderne de ce nom, mais il pouvait bien admettre l'existence des Iles vertes ou irlandaises. Ce n'était d'ailleurs ni un héros, ni même un voyant comme Thomas de Erceldoune (1), et il n'avait ainsi aucun titre à être admis au séjour des bienheureux. C'était une simple victime des guerres civiles qui aspirait à vivre en paix. Dans des circonstances analogues, un personnage dont la vie n'a rien de romanesque, Sertorius, songea à se réfugier dans les Iles Fortunées (2), quoiqu'elles pussent passer pour fabuleuses, les Champs Elysées y ayant été localisés (3). De même, le prince Gallois résolut de s'embarquer pour les îles transatlantiques où ses ancêtres plaçaient leur Eden. Voici le récit le plus circonstancié que nous possédions sur cette entreprise :

« Madoc était fils du prince Owen Gwynned qui régna trente ans sur les Gallois, ... et après la mort duquel [1169] ses nombreux fils demandèrent, en vertu de la tenure du *Gavel-kind* (4), la division de ses Etats. L'aîné d'entre eux, Iorwerth Drwyndwn (5) ou Edouard au nez cassé fut écarté du trône à cause de cette difformité et d'autres imperfections, tandis que l'on reprochait à son compétiteur Howel d'être illégitime, ayant pour mère une concubine irlandaise. Ce dernier fut tué dans une guerre qui s'éleva entre lui et un autre prétendant David qui, ayant épousé Emma Plantagenet, sœur de Henri II,

ses oranges, aux yeux des Grecs. Les pommes du Canada sont renommées et l'on en exporte une grande quantité en Angleterre. Y étaient-elles déjà cultivées par les colons précolombiens ? Ou bien est-ce une fiction fondée sur un passage de la *Légende de St-Brendan* ? où la terre de Promission est décrite comme « *spaciosa et ampla arboribus pomiferis.* » (Edit. Jubinal, p. 51).

(1) Beauvois, *L'Elysée transatlantique*, p. 307-8.

(2) Plutarque, *Vie des hommes illustres* : Sertorius. ch. 9, 10.

(3) *L'Elysée transatl.* p. 284-5.

(4) Droits pour les héritiers de même rang de réclamer chacun une part égale dans la succession privée ou féodale (Voy. ce mot dans *Gloss. med. et inf. latinitatis* de Du Cange).

(5) Qui s'écrit aujourd'hui Trwyndwn.

fut soutenu dans son usurpation par les armes de l'Angleterre, comme par celles de ses propres adhérents. Cependant dès que Llewelyn, fils de l'infortuné Iorwerth, fut arrivé à l'âge de virilité, il détrôna son oncle David et devint, du consentement de tous, prince souverain de Galles. Ces discordes intestines n'étaient pas du goût d'un autre fils d'Owen, Madoc, qui semble avoir entrevu la ruine de son pays comme conséquence de ces luttes fraternelles. Aussi, pour se soustraire à la tempête, résolut-il de s'embarquer sur mer dans l'espoir de trouver au loin quelque retraite sûre et à l'abri des invasions. Voilà ce que dit la tradition. Il n'est pas invraisemblable qu'il ait eu connaissance de la prophétie (1) qui conduisit à la découverte du Nouveau Monde. Madoc, après s'être pourvu de navire, équipage et approvisionnements, s'embarqua à Abergwilly (2). En naviguant tout droit vers l'Ouest, par une mer et un vent propices, il découvrit la terre, probablement l'île de Terre-Neuve ; mais quelle qu'elle fût il s'en réjouit. Longeant alors la côte, dès qu'il trouva un endroit convenable, il y débarqua dans l'intention de se fixer quelque part pour y former l'établissement projeté. Au bout de quelque temps de séjour pour refaire son équipage, il fortifia l'établissement, y laissa 120 hommes pour le défendre et, grâce à la Providence, la meilleure des boussoles, il retourna sain et sauf dans sa patrie. Dans la relation qu'il fit de son voyage, il parla de la fertilité du sol, de la simplicité des sauvages, de l'abondance des biens et de la facilité de s'étendre et, après quelques mois de repos, il partit avec dix embarcations chargées de provisions et regagna heureusement sa colonie. Ils ne retrouvèrent que peu de ceux qu'il y avait laissés ; les autres avaient succombé, à ce que l'on conjecture, pour ne pas s'être assez défiés des effets

(1) Fort souvent citée, de Sénèque, dans *Médée* :

« Venient annis..... »

que l'auteur avait reproduite comme introduction à ce récit.

(2) Aujourd'hui Abergwili, en amont et près de Caermarthen, sur la rivière Towy qui porte jusqu'à cette ville des embarcations de 250 tonneaux. Toute cette localité est remplie de souvenirs de Merlin. (*Black's Picturesque Tourist through England and Wales*. Edinburgh, 1862, in-12, p. 132, 171).

d'un nouveau climat et des produits de la contrée ou de la trahison des indigènes. Avec l'aide de ses frères Eineon et Edwal, Madoc remit les affaires dans un état relativement bon et resta là quelque temps à attendre l'arrivée d'un plus grand nombre de leurs compatriotes gallois, conformément aux dispositions qu'ils avaient prises avant leur départ ; mais ces derniers n'arrivèrent jamais, ce qui produisit un fâcheux désappointement. Leur absence tint, à ce que l'on dit, aux guerres qui suivirent et exigèrent le service de tous pour la défense de la patrie, mais qui finirent par la soumission du pays de Galles aux Anglais » (1).

Ce récit a tous les caractères de la véracité, il ne paraît pas avoir été dicté par la partialité, ni écrit en faveur d'une thèse ou pour les besoins d'une cause. Son principal défaut, très grave à la vérité, c'est d'avoir été composé au XVII^e siècle d'après des documents dont la plupart n'existent plus ou des traditions qui ne sont pas suffisamment spécifiées. On en a inféré qu'il avait été arrangé dans l'intérêt des Anglais. C'est là une supposition gratuite qui est démentie par le texte même, car cet essai de colonisation est précisément attribué à des gens qui voulaient se soustraire au joug de Henri II, et qui n'avaient aucun motif de laisser leur héritage à ce prince ou à ses successeurs ; héritage de valeur contestable d'ailleurs, puisqu'il n'est pas dit que cette tentative ait réussi.

L'auteur du récit, Sir Thomas Herbert, distingue d'ailleurs soigneusement ses propres conjectures des faits tirés des sources écrites ou orales. Il avait accès à la plus riche collection de manuscrits gallois qui ait existé, celle qui avait été formée au château de Rhaglan par son parent, le duc de Pembroke, mais qui fut incendiée au temps de Cromwell (2). Parmi

(1) *A Relation of some yeares of travels in Africa and Asia the Great, the third edition further enlarged* by Sir Thomas Herbert. Londres 1677 ; extrait dans *The Literature of the Kymry* par Th. Stephens, 2^e édit p. 134-137. — Une autre édition, probablement la première, porte le titre de : *A Relation of some yeares travaile begun 1626 into Africa and the greater Asia and some parts of the orientall Indies*. Londres, 1634 pet in-f^o.

(2) *Myvyrian Archaeology. The precolumbian voyages of the Welsh to America*, par B. F. De Costa. Albany, 1891 in-8, p. 10, 12. (Extrait de *The New-England historical and geographical Register for january 1891*).

ses autorités il cite les bardes Cynwric ab Grono et Guttyn Owain (1), contemporains d'Edouard IV (1442-1483), enfin Meredith ab Rees (2) qui vivait en 1477 (3). Conformément à la coutume d'alors, Meredith met dans la bouche de Madoc lui-même l'esquisse de sa vie et de sa personne : « Je m'appelais Madoc ab Owain Gwynedd, fort, beau, brave, de haute stature. Les joies du foyer n'avaient pas de charme pour moi ; je me suis fait connaître au loin sur terre et sur mer » (4). Voici un autre passage du même poète : « Je suis Madoc et, pendant toute toute ma vie, je veux explorer les mers, comme j'ai eu coutume de le faire » (5).

C'est en 1174 que Guttyn Owain place la disparition de Madoc, mais nous ne connaissons pas le témoignage de Cynwric ab Grono auquel se référait Th. Herbert ; en revanche, il nous en reste d'autres de deux poètes beaucoup plus anciens, contemporains de Madoc. L'un d'eux, Cynddelw, atteste en ces

(1) Ce dernier mourut vers 1480. Il était historiographe et barde des abbayes de Basingwerk et de Strata Florida, et il fut l'un des membres de la commission chargée par Henri VII de dresser la généalogie de son aïeul, Owen Tudor. (Note 1, p. XXVII de la préface de *Brut y Tywosogion* ou *Chronicle of the Princes*, éditée par Williams ab Ithel. Londres, 1860 in-8 ; ouvrage dont Guttyn donna une rédaction inédite qui s'étend jusqu'en 1461. — Voy. p. XLVI de la préface de l'édition de 1860).

(2) Meredydd ab Rhys, selon l'orthographe de Th. Stephens (*The Literature of the Kymry*, p. 132).

(3) De Costa (*op. cit.* p. 7) dit même qu'il écrivait en 1440.

(4) Cité en anglais par Th. Herbert et reproduit par Stephens (*Op. cit.*, p. 136, cfr. p. 137 note 2) ; par Hakluyt dans *Voyages* (édit. de 1583, citée par De Costa, p. 7). — Le texte cymrique du poème de Meredydd ap Rys se trouve p. 702-4 de *Iolo manuscripts. A selection of ancient Welsh manuscripts in prose and verse, from the collection made by the late Edward Williams, Iolo Morganwg, with english translations and notes by his son the late Taliesin Williams (ab Iolo), of Marthyr Tydfil* (Llandovery, 1848, gr. in 8).

Le passage qui nous intéresse est ainsi rendu, p. 703 :

“ In a good hour, I also in the water, will be a hunter,
Madoc the bold, of amplified prospect,
The true offspring of Owen Gwynedd,
Would not have land (my soul was he),
Nor any wealth, except the seas ;
Madoc I am, who throughout my life will seek
Upon the seas, that which I have been used to. ”

(5) Ce sont les deux derniers vers du passage cité à la fin de la note précédente. De Costa (*Op. cit.* p. 7) les reproduit avec quelques variantes.

termes la disparition de notre personnage : « Et Madoc n'a-t-il pas péri submergé par les flots ? Combien je regrette cet ami serviable ! » (1) L'autre, Llywarch ab Llewelyn, qui vécut de 1160 à 1220 (2), était barde d'Owain Gwynedd et de plusieurs membres de sa famille. Dans un poème adressé à Rhodri, fils de ce prince, il fait allusion aux entreprises de deux autres fils de celui-ci, que Stephens croit être Howel et Madoc : « Deux princes aux vives passions, qui étaient aimés de la multitude terrestre, se mirent en courroux ; l'un dans Arvon (3) bornait son ambition à la terre ; l'autre, un pacifique, gagna sur le sein du vaste Océan et au prix de grandes et immenses fatigues, des possessions faciles à conserver (4). C'était l'ennemi de tous ceux qui me méprisent. » (5) Le barde fut en effet soupçonné d'avoir fait périr le prince dont il se réclamait et, pour ce motif, soumis à l'épreuve du fer incandescent. Dans un poème qu'il écrivit à cette occasion, il s'écrie : « Juste fer, disculpe-moi de l'imputation d'avoir tué Madoc, et montre que le meurtrier de ce prince n'aura pas de place au ciel ni dans ses neuf zones, mais que je serai admis dans la société de Dieu et que je n'encourrai pas sa disgrâce. » (6) Comme on ignore si ce poème a été composé avant celui que l'on a cité précédemment, on ne sait pas au juste si les accusations étaient fondées sur la première disparition de Madoc, ou s'il fut assassiné après son second retour.

Voilà le peu de notions précolombiennes que l'on possède

(1) De Costa, *Op. cit.*, p. 7.

(2) Owen Jones, *The Myvyrian Archaeology of Wales* T. I. Londres 1801, in-8, p. 289.

(3) *Arvon* est écrit *Arfonia* sur la carte de la principauté de Galles par Humfred Lluyd (insérée dans l'*Atlas* d'Ortelius, édit. de 1575. — Cfr. *Lettre de Lluyd*, p. 4 à la fin de cet *Atlas*, où il décompose *Caerarvon*, aujourd'hui par euphonie *Caernarvon*, en *caer* forteresse, *ar* sur, contre, vis-à-vis de, et, *Mon* l'île d'Anglesey). Arvon est la partie du comté de Caernarvon qui est séparée d'Anglesey par le détroit de Menai.

(4) Cette transparente allusion à l'établissement transatlantique fondé par Madoc justifie parfaitement le récit de Th. Herbert.

(5) Cité par Stephens, *The Literature of the Cymry*, p. 130.

(6) Texte cymrique publié dans *Myvyrian Archaeology of Wales*, t. I, 289, reproduit avec traduction anglaise dans l'ouvrage précité de Stephens. 132.

relativement à Madoc (1). Ce que l'on sait de plus et qui paraît avoir été tiré de sources de même catégorie, aujourd'hui perdues, a été communiqué dès 1584 au public anglais par Humphrey Lloyd (ou Humfred Lluyd) et David Powel (2). La même année Richard Hakluyt parla d'après eux des deux voyages de Madoc, dans son *Discours sur la colonisation occidentale* (3) et plus amplement dans ses *Principall Navigations* (1589, p. 506), puis dans sa plus grande *Collection de voyages* (t. III, p. 1). Ce sont à peu près les mêmes faits qui figurent dans l'exposé de Th. Herbert. Celui-ci a évidemment fait des emprunts aux continuateurs de Caradoc qu'il cite expressément (4) ; mais il a également consulté d'autres sources, notamment des poètes précolombiens et c'est de ceux-ci qu'il a dû tirer les notions sur l'embarquement à Abergwili, sur Eineon et Edwal. En revanche, il omet de dire avec Powel que Madoc, se dirigeant vers l'ouest, « laissa l'Irlande au Nord, finit par arriver dans une contrée inconnue où beaucoup de choses lui parurent nouvelles et inaccoutumées, et les mœurs des indigènes fort différentes de celles de l'Europe, » (5) et que, par suite de leur petit nombre, les émigrants se fondirent bientôt avec les naturels et devinrent barbares (6).

(1) Il faut pourtant y ajouter ce que dit le généalogiste Iewan Breva dont on parlera plus loin.

(2) Dans *The Historie of Cambria, now called Wales..... written in the brytish language aboue two hundreth yeares past, translated into english* by H. Lloyd, *corrected, augmented and continued out of records and best approoved authors* by David Powel (Londres, 1584 in-4). — Il y a d'autres éditions « augmented and improved by W. Wynne », Londres 1697 in-8 et 1774 in-8. L'auteur du texte cymrique, Caradoc de Llancarvan, étant mort selon les uns en 1124, selon d'autres en 1156 (Stephens. *Op. cit.* p. 311), n'a pu parler de Madoc. C'est donc à H. Lloyd ou à Powel que l'on doit attribuer les additions relatives à Madoc.

(3) Publié dans *Collections of the Maine historical Society*, 2^e série, t. I. Cambridge, 1877, in-8.

(4) Le nom de Howell, placé entre ceux de Lloyd et de Prys [*sic* pour Richard] Hakluyt, est certainement celui de Powel, mal orthographié comme beaucoup d'autres dans le même ouvrage.

(5) *The Hist. of Cambria*, édit. de 1774, p. 195.

(6) Si cette assertion n'est pas une simple conjecture de Powel, s'il l'a réellement trouvée dans ses sources, elle cadrerait bien avec l'idée que l'on se fait des tribus du Nord établies au Mexique après les Papas de Quetzalcoatl, tribus chez

Beaucoup d'autres écrivains modernes ont parlé de Madoc (1) ; nous n'avons pas à répéter ce qu'ils en ont dit, parce que leurs publications, si estimables que soient plusieurs d'entre elles, ne peuvent être placées sur le rang des sources primitives. Nombre de voyageurs ont signalé des analogies entre le cymrique et les idiomes de diverses tribus nordaméricaines : Morgan Jones en trouvait chez les Tuscaroras (1660) ; Griffith chez les Shawnees (1704) ; Charles Beatty chez les Indiens de Pennsylvanie et d'autres qui habitaient au delà du Mississipi (1768) ; David Jones dans la contrée située à l'ouest de l'Ohio (1774) ; le général Bowles chez les Cherokees (1792) ; G. Burder chez les Padoucas (1797) ; le lieutenant Roberts chez les Asgaws (1801) ; H. Kerr chez les tribus de l'intérieur des Etats-Unis (1816) ; G. Catlin chez les Mandans blancs du Missouri (1842) ; Ruxton chez les Mowquas (1846) ; S. Y. Mac Master chez les Navajos (1865) (2). Mais il n'est pas vraisemblable que Madoc et quelques centaines de ses compagnons aient pu exercer une influence durable, qui se serait même perpétuée pendant six siècles, sur autant d'Indiens dispersés dans une si grande étendue de territoire ; tous les habitants du Pays de Galles n'auraient pas suffi à cette tâche. et, s'il était vrai que des Gallois des deux derniers siècles se fussent entretenu dans leur propre langue avec des Peaux-Rouges, il resterait à savoir si ces Indiens tenaient ce cymrique de leurs ancêtres ou s'ils ne l'avaient pas plutôt appris des Gallois établis dans la Nouvelle-Angleterre au XVII^e siècle, notamment en Pennsylvanie, où ils fondèrent Gwynedd en 1698 (3).

Les preuves de la communauté d'origine des Gallois et des

lesquelles le singulier amalgame de croyances païennes et chrétiennes dénote un mélange de sauvages et de disciples des missionnaires européens.

(1) Voy. en la liste dans *Bibliography of the Pre-Columbian Discoveries of America*, par P. B. Watson, dans *America not discovered by Columbus* (3^e édit. Chicago, 1883, in-8), et dans *Narrative and critical History of America* edited by Justin Winsor (T. I. Londres, 1889, p. 109-111).

(2) H. H. Bancroft, *The native Races of the Pacific States of North America*. T. V. Paris 1875 in-8, p. 118-121 ; — J. Winsor, *Op. cit.* t. I, p. 109-111.

(3) B. Fernow, cité dans *Hist. of America*, edited by J. Winsor, t. V, 1887, p. 217, 246, 247.

Peaux-Rouges, tirées de la linguistique, nous semblent d'autant plus suspectes qu'elles s'appliquent à un trop grand nombre de tribus hétérogènes, fort éloignées les unes des autres, et qu'elles ont été recueillies trop longtemps après l'établissement des Cymris modernes dans les colonies britanniques. Il suffit donc de nous en tenir aux témoignages historiques les plus anciens pour chaque matière ; nous avons reproduit ceux des bardes contemporains de Madoc, avec ceux d'autres écrivains précolumbiens, Guttyn Owain et Meredydd ab Rhys, auxquels il faut ajouter les généalogies composées vers 1466 par Iewan Brechva, où il est dit que Madoc et Riryd découvrirent une contrée située fort loin à l'ouest et s'y établirent (1). Nous avons également mis à profit des récits modernes à la vérité, mais que l'on peut regarder comme les plus anciens échos d'auteurs cymriques du moyen-âge, Th. Herbert et D. Powel qui, nous en sommes convaincus, n'ont pas inventé ce qu'ils nous apprennent de plus que les sources précolumbiennes encore existantes. Celles-ci d'ailleurs, toutes concordantes qu'elles soient, ne se sont pas copiées mutuellement, car elles ne portent pas sur les mêmes faits de la vie de Madoc.

Il résulte de la multiplicité et de la diversité de ces témoignages que Madoc, parti du pays de Galles vers 1170, aurait navigué dans la direction de l'Ouest, en passant au sud de l'Irlande ; qu'il aurait abordé non dans un îlot, ni même dans un archipel comme ceux des Açores, des Bermudes ou de Bahama, mais sur un continent assez vaste pour que des immigrants pussent s'y étendre à l'aise ; très fertile et plantureux ; habité non par des colons européens, soit Gaëls, soit Scandinaves, mais par des sauvages. Ces divers traits nous permettent d'éliminer de stériles contrées comme le Groenland et le Labrador ou l'ingrate Terre-Neuve ; ainsi que les rives du fleuve et du golfe St Laurent, alors occupé par les Gaëls de la Grande Irlande ; restent la Nouvelle Ecosse et les côtes nord-est des Etats-Unis. C'est quelque part sur ce littoral que

(1) William Owen, *The Cambrian Biography*. Londres, 1803 in-12 (cité par De Costa, *Myvyrian Archaeology*, p. 7).

dut s'établir Madoc. Cette étendue de terre semble en effet prédestinée à recevoir des émigrants des pays Celtiques, comme c'est d'ailleurs tout naturel, puisque de toutes les contrées de l'Ancien Monde ce sont les plus rapprochées de cette partie de l'Amérique et que ces deux rivages opposés de l'Océan Atlantique, étant à peu près à la même latitude, ont le plus d'analogies mutuelles pour le climat et les produits. Aussi n'est-ce pas sans raison que, depuis mille ans, elle a successivement porté des noms qui rappellent l'origine celtique de ses colons : Grande Irlande, Escotiland (Pays des Ecossais), Terre des Bretons, Ile de Cap Breton, Nouvelle France, Nouvelle Angleterre. Là où continuent de passer les fils, on peut chercher des vestiges des pères.

E. BEAUVOIS.

